L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 21 MAI 1851.

Imprimé et publié par
G. P. WEISSE.
No. 93, rue de Chartres.

JOURNAL OFFICIEL de l'Etat, du Conseil-de ville, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Louisiane.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 21 MAI.

AVIS.

Il a été donné à M. ETIENNE DUVERGÉ, teneur-de-livres comptable du journal l'*Abeille*, ma procuration générale, en date du 5 février dernier, afin de faciliter l'expédition de mes affaires. M. Duverger est en conséquence dûment autorisé à payer toute réclamation, recouvrer toute créance et acquitter tout compte, soit en mon nom, soit pour le journal.

Nouvelle-Orléans, 1er mai 1851.

G. P. WEISSE.

NOUVELLES D'EUROPE.

Le steamer américain *Arctic* est arrivé à New-York dans la matinée du 11 de ce mois avec des dates de Liverpool jusqu'au 30 avril et de Paris jusqu'au 28.

Le *Moniteur* publie une note du ministre de la guerre renfermant un blâme à l'adresse du général d'Hautpoul, relativement à un ordre du jour publié par ce dernier après la prise de Sidi-Aïssa en Algérie. La note déclare que l'ordre du jour en question est l'objet d'une *désapprobation formelle et d'un blâme sévère*. Impossible de rien de plus explicite. Le général d'Hautpoul était attendu incessamment à Paris et on pensait qu'il offrirait sur le champ sa démission de gouverneur-général de l'Algérie. On assurait à l'avance que la censure ministérielle avait été dictée à l'instigation de M. Leon Faucher. On n'en a rien dit, jamais blame n'avait encore été formulé d'une manière aussi rude et avec si peu de ménagements. L'ordre du jour du général d'Hautpoul livrait à l'appréciation de l'armée l'opinion des généraux qui la commandent et les ordres du gouvernement. Celui-ci y a vu une atteinte portée à la discipline militaire et une violation des plus simples convenances.

Les partisans de l'Elysée cherchent à opérer un rapprochement entre le président et le général Changarnier. M. de Persigny n'est pas encore chez ce dernier le 25 avril et lui a fait des avances. L'ex-commandant de l'armée s'est tenu sur une prudente réserve et a laissé comprendre que si on voulait le rétablir au poste dont il avait été destitué il ne l'accepterait qu'à condition qu'on ne lui imposerait aucune condition et qu'il pourrait se réserver toute sa liberté d'action. M. de Persigny lui a dit clairement, à plusieurs reprises, que le président en prendrait le commandement de l'armée de Paris, abstraction faite sans égard à aucun sentiment d'amitié, mais avait voulu simplement attendre l'assemblée qui allocrait de l'entourer de sympathies afin de blesser le chef du pouvoir exécutif. Les détails de l'entrevue ayant transpiré à l'Assemblée, l'assemblée s'est montrée fort mécontente du langage de M. de Persigny. Ce dernier a gravement compromis le président par une parole imprudente.

Le bruit de la vente des Pyramides, composé des bons de l'Elysée, a nommé un comité composé de M. Bouguinot, de l'amiral Cécile et du duc de Broglie, pour préparer un projet de loi relatif à la révision de la Constitution. Le projet sera présenté à l'assemblée vers la fin de mai.

En Angleterre, l'Exposition est la grande préoccupation du moment. Cinquante mille billets ont été vendus en un seul jour à Londres. Les préparatifs sont poussés avec la plus grande activité dans toutes les parties du Palais de cristal, et l'on pense que l'Angleterre sera prête pour l'ouverture. La France, l'Autriche, l'Amérique, la Russie, l'Autriche, la Suède et Norwége, laissant néanmoins de grandes places vides pour l'exposition de leurs produits.

Le colonel Edward Codrington, capitaine de la flotte anglaise qui a pénétré dans le Danube et qui a transporté en 1854 des troupes de débarquement à la Nile-Orléans, est nommé récemment en Angleterre.

Le général Fabvier, qui autrefois a remplacé le général Lamarque, le poste d'ambassadeur, vient de nommé ministre à Lisbonne.

La gazette piémontaise du 22 avril annonce que le roi de Sardaigne a accepté la démission de M. Nigra, et a confié l'administration des Affaires au comte Camillo Benso di Cavour, ministre de la marine, de l'agriculture et du commerce.

La duchesse d'Aumale ont passé par Gênes se rendant à Naples.

Les affaires du Portugal a fait une [illegible] active auprès du gouvernement espagnol de vouloir se décider à intervenir dans les affaires de Portugal. L'Espagne paraît décidée à [illegible] la coopération de l'Angleterre.

Les grenadiers de Madrid ont été trois de suite consignés sur cinq.

Les cérémonies de la semaine sainte ont eu un éclat inusité qui a accoutumé dans les différentes églises de Madrid. La reine, selon l'usage, a lavé les pieds de six pauvres dans la chapelle royale.

Le *Heraldo* du 23 avril dit que si les élections [illegible] sont favorables au ministère, [illegible] Narvaez nommera un nombre de sénateurs suffisant pour triompher de l'opposition [illegible] les obstacles rencontrées jusqu'ici au Sénat.

Les conciliatrices et des proclamations [illegible] progressistes se prendre les armes [illegible] la Reine et contre le gouvernement [illegible] 22 avril dans toutes les rues de Madrid. Le gouvernement ne s'en est pas [illegible]

Le général Espartero a adressé un manifeste [illegible] remercie le parti des progressistes [illegible] son président.

[illegible] hommes ont attendant dans le canal de Neuchâtel en réponse du gouvernement français à la demande qu'ils lui ont adressée. Les réfugiés voudraient traverser le territoire français pour s'embarquer au Havre.

Le gouvernement égyptien a accordé enfin l'autorisation de construire le chemin de fer d'Alexandrie, du Caire et de Suez.

On écrit de Berlin que des notes pressantes ont été adressées par la Prusse et l'Autriche au gouvernement danois pour que celui-ci renonce à son intrigue en Holstein.

On dit que le prince de Schwarzenberg ne se rendra pas à Dresde, les conférences ayant été définitivement abandonnées.

Le prince royal de Prusse, accompagné de sa famille, et le prince Frédéric-Guillaume de Hesse, sont arrivés à Londres le 28 avril pour assister à l'ouverture de l'Exposition.

Le capitaine Gueudon, commandant le navire-école *la Salamandre*, arrivé dernièrement au Havre, annonce qu'il a découvert par [illegible] de longitude ouest (méridien de Paris) et 34° de latitude Sud, une groupe d'îles qui ne figure sur aucune carte. Ces îles au nombre de trente-cinq ou quarante et [illegible] couvertes de cocotiers.

Le steamer à vapeur turque *Tessa Baari* est arrivé à Southampton le 25 avril avec les provisions destinées à l'Exposition.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE
TRANSMISE A L'ABEILLE.

NEW-YORK, 19 mai.
Arrivée du Franklin.

Le steamer *Franklin* est arrivé hier dans notre rade, venant du Havre. Les nouvelles qu'il apporte sont du 6 du courant pour ce dernier port et du 7 pour Londres.

L'*Arctic* est arrivé à Liverpool le 4.

Lord John Russell a déclaré à la Chambre des Communes que le gouvernement se conformerait à la décision des représentans.

La dépêche garde le silence sur la nature de cette décision.

La [illegible] encombre chaque jour le palais de [illegible] Le 1er de ce mois, le prix des billets [illegible] est tombé d'une livre sterling à cinq [illegible]

[illegible] L'anniversaire de la proclamation de la République a été célébré à Paris au milieu du [illegible] et ordre. Tous les partis s'organisent en vue des prochaines élections.

[illegible] Une conspiration carliste a été découverte en Catalogne.

[illegible] Dimentrection que l'on croyait [illegible] parait au contraire avoir triomphé. La garnison d'Oporto s'est prononcée le 24 avril en faveur de Saldanha et, le 26, celui-ci a été enfin entré dans la ville au milieu des acclamations générales. Le mouvement s'est propagé dans toutes les parties du royaume et l'armée elle-même semble s'y rallier. La reine a été obligée de battre en retraite, la plupart de ses troupes l'ayant déserté pour passer sous les drapeaux de Saldanha. La comte Thomar dont la présence au ministère a causé l'insurrection s'est enfui précipitamment de Lisbonne. On croit que la reine sera forcée d'abdiquer si elle n'appelle Saldanha pour le placer à la tête de son cabinet.

MARCHÉS.—Le 6 de ce mois, la demande de coton a été modérée sur la place de Liverpool. Il s'est traité 3000 balles, dont mille ont été prises par les spéculateurs et les exporteurs à une hausse d'un huitième de penny.

VOYAGE DU PRÉSIDENT FILLMORE.

On nait que le président des Etats-Unis a été invité à l'inauguration du chemin de fer de l'Hudson et du lac Erie. M. Fillmore est arrivé à Baltimore dans la matinée du 12, accompagné de sa famille et de MM. Daniel Webster, secrétaire d'Etat; John G Crittenden, avocat général; Wm A Graham, secrétaire de la marine; et N K Hall, directeur général des postes. Les habitans de la ville ont fait au président et à son cortége un accueil des plus enthousiastes. Le comité de réception composé du maire M. Jérome, des aldermen et de quelques-uns des citoyens les plus éminens de Baltimore attendaient M. Fillmore au débarcadère du railway et lui ont offert l'hospitalité de la ville. La réception officielle n'a cependant eu lieu qu'à l'hôtel Barnum où est descendu le président. De Baltimore, le premier magistrat de l'Union s'est rendu à Philadelphie et de cette dernière ville au Havre de Grace.

CANDIDATS PRÉSIDENTIELS — Les whigs du comté de York, en Virginie, se sont prononcés en faveur de Daniel Webster comme candidat à la prochaine présidence des Etats-Unis.

THÉATRE D'ORLEANS.

C'est demain, jeudi, qu'a lieu le bénéfice de M. Jahn, l'habile chef d'orchestre du théâtre d'Orléans. Cet artiste s'est livré à un rude labeur depuis son arrivée parmi nous, et il n'est que juste que nous lui exprimions notre reconnaissance. Il a rendu à notre scène lyrique des services signalés et déployé dans toutes les circonstances un zèle et une énergie qui n'ont pas permis aux amis les plus dévoués de M. Prevost d'établir une comparaison défavorable à M. Jahn. L'œuvre commencée avec tant de succès par le premier de ces artistes a été continuée avec un bonheur au moins égal par son successeur. Nous aimons à croire que le public se le rappellera demain et qu'il donnera au bénéficiaire un témoignage éclatant de ses sympathies et de son estime. C'est presque un devoir que les habitués doivent remplir, car s'il est au théâtre un emploi difficile et qui exige des efforts incessans, c'est celui de chef d'orchestre.

OPERA ITALIEN—La représentation de *Lucrèce Borgia* qui devait avoir lieu aujourd'hui a été différée jusqu'à vendredi. Cette remise étant indispensable pour que l'ouvrage fût monté avec le soin nécessaire. Une première représentation offre des difficultés que peuvent seuls apprécier ceux qui sont initiés aux secrets de la scène. D'ici à vendredi, les rôles seront parfaitement sus et un nouveau succès mettra le sceau à la réputation de Mlle Parodi.

Le gouverneur Dorr, dont on connait l'histoire, a été remis dans ses droits civils et diplomatiques par la législature du Rhode-Island. Ses amis ont tiré un sou en honneur de l'événement. On se souvient sans doute qu'il y a dix ans, M. Dorr prétendait avoir été élu gouverneur, se prononça contre le premier magistrat du Rhode-Island et se mit ouvertement en état d'insubordination. La guerre civile parut un instant imminente, mais grace au bon sens des citoyens il n'y eut pas de sang versé; et le chef de la prétendue insurrection arrêté et jugé, fut condamné à une détention perpétuelle. On lui fit grâce plus tard, mais ses droits civils et politiques ne lui furent pas restitués par suite de son obstination à ne pas prêter le serment d'allégeance au gouvernement. Il a enfin accompli cette formalité, et le voilà redevenu citoyen.

LA TRAITE DES NOIRS—Les dernières nouvelles de Port Praya sont du 3 avril. A cette date, la frégate américaine *Portsmouth*, le *Dale* et le *Porpoise* étaient mouillés dans le port. Le commandant a fait tous ses efforts pour empêcher la traite des noirs, mais elle continue à se pratiquer impunément sur la côte méridionale. Toute l'habileté et toute la vigilance des commandants n'y font rien. Les baleiniers trouvent moyen d'aborder à la côte, de se saisir dans les anses, de prendre leurs cargaisons de noirs et de gagner ensuite le large à la faveur des ténèbres. Le navire tient toujours à bonne distance des navires de guerre et comme ils sont fins voiliers ils ne craignent pas une lutte de vitesse lorsqu'ils sont découverts. Les bâtimens des escadres combinées ne suffisent pas d'ailleurs pour couvrir cette immense étendue de côtes. Ils servent d'épouvantail mais ils ne réussiront jamais à supprimer la traite.

CHRONIQUE LOCALE.

THÉATRE DES VARIÉTÉS—M. Maugin donne ce soir son bénéfice. Le spectacle se compose de la comédie de l'"Oncle Pry," du ballet musical de "Jenny Lind," et d'un ballet nouveau, c'est plus qu'il n'en faut pour assurer au bénéficiaire une salle pleine. Nous apprenons que Mesdames Gerbiret et Dubreuil, chanteuses, prêtent leur concours à cette occasion. M. Debrigny le Dernier Chant de la Mode, paroles de M. Lamonge, musique de M. Chassagniac, et M. Gerbiret, le grand air de RIP, PAP, POUF, des Hugenots.

THÉATRE DE L'ORLEANS—L'affaire de V. St Victor a occupé la Cour toute la journée d'hier. L'accusation portait qu'il avait enlevé des fonds de la Banque de la Louisiane avec intention de frauder. L'avocat de District conduisait la poursuite et M. Benjamin défendait l'accusé. Les principaux témoins, le président et le caissier de cette banque, ont témoigné le fait qu'une certaine somme d'argent manquait à la caisse. La défense a prouvé par M. le Dr. Landreau qu'une somme de $51,000 avait été envoyée à la banque, et que c'était là tout ce que l'accusé disait avoir eu en sa possession. Après les plaidoiries, l'affaire a été soumise au jury qui a rendu un verdict d'acquittement, après avoir été deux heures et demie en délibération.

VOL—John Wallen a été arrêté hier dans la Seconde Municipalité pour avoir volé une bouteille sur la Levée. Il sera examiné aujourd'hui.

VOL—C. Knox et T. Collins ont été traduits hier devant le recorder Caldwell, sous l'accusation d'avoir dévalisé un nommé Martin de la somme de $150. L'affaire sera examinée demain.

PREMIÈRE MUNICIPALITÉ—Il n'y a rien en d'important hier devant le recorder Génois. Deux bris de parti qui ne valent pas la peine d'être rapportés, ont été les seules affaires appelées devant Son Honneur.

LE PHARE DE NEW-YORK—Nous avons reçu hier, le premier numéro du nouveau journal français que M. E. MASSERAS vient de fonder à New York. Le *Phare de New York* paraîtra une fois par semaine; il se compose de quatorze pages grand in-quarto et renferme un excellent choix d'articles. L'Editeur indique sommairement dans les lignes suivantes le caractère qu'il imprimera à sa feuille: "La carrière que nous avons à parcourir nous offre au début deux routes bien distinctes: l'une remonte vers le passé, l'autre va se perdre dans les brumes de l'avenir. Tout en suivant cette dernière, à mesure que les événemens de chaque jour la traceront devant nous, il nous arrivera souvent de jeter un regard sur les horizons déjà connus qui se déroulent dans les lointains de la première."

L'agent du *Phare* à la Nouvelle Orléans est M. G. Lavie, rue Chartres. L'abonnement est de $3 par an, les frais de port restant à la charge de l'abonné.

BUENOS-AYRES—Il a été reçu à Boston des avis de Buenos-Ayres, jusqu'au 31 mars, et de Montevideo jusqu'au 23 mars. La frégate américaine *Congress* se trouvait dans le premier de ces ports se disposant à appareiller pour les îles Falkland. Le *Bainbridge* était mouillé à Montevideo. Le St Louis a mis la voile de Buenos Ayres pour Rio Janeiro, le 16 mars.

La sécheresse et les sauterelles ont ravagé les champs de blé. La récolte sera insuffisante, et cette prévision a fait monter les céréales de 200 pour cent. On sait que les farines étrangères ne sont pas admises dans les ports de la République, mais il faudra bien que l'interdiction soit levée. Les nouvelles politiques ne sont pas importantes.

☞ On nous prie d'appeler l'attention du commerce sur la vente de vins de Marseille, Porto, Malaga, etc., en dédommagement de la barque Cérare, qui aura lieu aujourd'hui à 5 heures, sur la Levée, vis-à-vis le marché, ire Municipalité.

Par BERNARD TURPIN, Encanteur.

NÉCROLOGE COMMUNIQUÉ.

La paroisse St-Bernard vient de faire une grande perte dans la personne du Juge E. Dumonchel, décédé avant hier dans l'après-midi. Homme probe, magistrat intègre, il laisse pour la pleurer un fils inconsolable et de nombreux amis.

S. N. V.

Courrier de Londres.

LONDRES, 21 avril.

C'est la troisième fois que je visite Londres, et je me rends publiquement cette justice que je n'ai jamais franchi le détroit sans me munir d'un parapluie. A Douvres, à Folkestone, la température est encore assez tempérée, le soleil égaie même de quelques rares sourires ces deux petits ports qui regardent la France; mais à Londres... Des Londoniens m'ont affirmé qu'ils avaient assez souvent des journées splendides et des nuits consolées d'étoiles. Je n'ai pas voulu m'inscrire en faux contre ce paradoxe national, mais, si l'on veut savoir ce que c'est que le soleil et l'atmosphère de Londres, on n'a qu'à se figurer un pain à cacheter rouge collé sur une grande feuille de papier gris.

De la distance de Paris à Londres, il n'en est plus question: c'est à peine si l'on remarque au peu l'Océan entre les deux métropoles; on dirait le soir à six heures sur le boulevard de Gand, et le lendemain matin à sept heures on peut prendre le thé ou le café dans Regent-Street. Ce qui frappe tout d'abord en arrivant à Londres, c'est cette foule énorme et cette immensité dont le Parisien qui n'a pas franchi la Manche ne saurait se faire une idée. A la première vue, on est dans l'admiration pour la toute-puissance de l'homme; puis on reste comme accablé sous le poids de cette grandeur. Ces innombrables vaisseaux qui couvrent la surface du fleuve réduit à l'étroite largeur d'un canal, ces bateaux à vapeur qui volent dans tous les sens, hirondelles de la Tamise; le grandiose de ces arches, de ces ponts qu'on croirait jetés par des géants pour unir les deux rives du monde; les docks, immenses entrepôts qui occupent trente deux acres de terrain; les dômes, les clochers, les édifices auxquels la vapeur donne des formes bizarres; ces cheminées monumentales qui lancent au ciel leur noire fumée et annoncent l'existence des grandes usines; toute cette confusion de tableaux et de sensations vous trouble et vous anéantit. On se rappelle Paris, et, dans ce souvenir évoqué, Paris n'apparaît plus que comme une modeste bourgade. La beauté des trottoirs, larges comme des rues, le nombre et l'élégance des *squares*, les grilles d'un style sévère qui isolent de la foule le foyer domestique, l'étendue immense des parcs, les coudes heureuses qui les dessinent, la beauté des arbres, la multitude de superbes équipages attelés de chevaux magnifiques qui en parcourent les routes, toutes ces splendides réalisations qui semblent appartenir au monde de la féerie excitent l'esprit et l'enivrent. Le soir surtout, Londres, avec ses magnifiques clartés qu'alimente le gaz, est resplendissant. Ses rues, vastes comme des places, se prolongent à l'infini; des îlots de lumière font étinceler de mille cous de feu la multitude de fiacres et de voitures qui tient de l'immense entasse dans ses boutiques. On dirait d'une vaste babylonienne enfantée par l'imagination extravagante du peintre Martin. Le premier jour, on est émerveillé, on ne sait en croire ses yeux, tant ce pandémonium d'hommes et de choses vous surprend et vous exalte; mais, passez huit jours à Londres, huit jours seulement, et toute cette fantasmagorie disparaît, la fascination s'évanouit comme la vision fantastique, comme le songe de la nuit. Dans cette désolante et merveilleuse accumulation de puissance, on ne voit plus que de la folie dans ce mouvement, de l'agitation sans but, de l'immensité sans grandeur. Londres est moins une ville qu'une agglomération de maisons et d'édifices.

Quand on est fatigué d'admirer les objets, si l'on porte les regards sur cette foule d'hommes et de femmes qui passent et repassent on est tout de suite frappé de la tristesse empreinte sur ces physionomies. L'Anglais continentalisé, l'Anglais qu'on voit à Paris, n'est pas du tout le même homme que l'Anglais en Angleterre et surtout à Londres. Les Anglais ont un masque qu'ils laissent à Douvres au moment de s'embarquer et qu'ils reprennent en revenant dans leur pays. Voyez les en France, ils sont derdes, joyeux et quelquefois aimables; ils causent, plaisantent même et tâchent pour qu'on les prie de chanter, et j'en ai connu qui ne craignaient pas d'aborder la contredanse et de figurer dans un quadrille. A Londres, ils sont graves comme des notaires et plus roides que des croquemorts. Non seulement ils ne chantent plus, ils ne dansent plus, mais ils se gardent bien de rire, de peur de perdre leur considération ou leur crédit. Au théâtre on en entend, et encore rarement, quelques sourires; c'est que la femme est femme partout et qu'il faut bien montrer un peu les perles de sa bouche. Quant aux hommes, l'ennui qui les ronge est si profond qu'il a imprimé son cachet mate sur leur visage. Tous leurs traits sont pendans et, le matin ou le soir, on les rencontre toujours avec cet air affaissé qui explique l'étrange maladie du spleen.

J'avais pour cicerone mon précédent voyage dans la capitale des Iles-Britanniques un gentilhomme dont j'avais fait la connaissance à Paris et qui, comme un grand nombre de ses compatriotes, est plus souvent sur le continent que dans sa patrie. Après m'avoir montré avec la plus grande complaisance toutes les curiosités officielles, après m'avoir promené dans les parcs, dans les quartiers brillans, dans les tavernes, mon guide se plaça en face de moi, et de l'air triomphant d'un homme sûr de son fait.

—Avouez, me dit-il, que Londres est la ville par excellence, la merveille de l'univers.

—Avant de vous répondre, permettez moi de vous demander pourquoi, vous et les gentilshommes, vous préférez vous confiner dans ce village qu'appelle Paris, ou en Italie, ou même dans quelque chef lieu de la Touraine, plutôt que de vivre au milieu de cette métropole du monde?

—L'Anglais est né voyageur, me répondit-il en reprenant son air soucieux; et il changea de conversation.

L'Anglais, par amour propre national, ne veut pas avouer que le climat de Londres est inhabitable. Aux vapeurs de l'Océan qui voilent constamment les Iles-Britanniques, se joignent les vilies anglaises, et surtout Londres, l'atmosphère lourde, mephitique du charbon de terre. Ce combustible brûle partout et toujours, alimente d'innombrables fournaises, se répand dans les chemins aux chevaux, et aux vents sur le fleuve qui baigne la capitale de ce gigantesque empire.

A cette énorme masse de fumée surchargée, de suie qui exhale les miasmes de cheminées de la ville immaire, se mêle un épais brouillard. Le nuage noir dont il est enveloppé ne laisse pénétrer qu'un jour terne et répand un voile funèbre sur tous les objets. Rien n'est plus lugubre que la promenade de Londres par un jour de brouillard, de pluie ou de froid. C'est alors que le spleen vous enlace. Ces jours-là cette immense cité a un aspect effrayant. On s'imagine errer dans une nécropole, on en respire l'air sépulcral. Ces longues files de maisons uniformes aux petites croisées en guillotine, à la teinte sombre, entourées de grilles noires, semblent deux rangées de tombeaux au milieu desquels se promènent des fantômes.

Avant-hier, j'errais, par le brouillard, dans les rues si correctement alignées et si monotones du *West-End*. Comme à l'ordinaire, passaient les brillans equipages, les ladies magnifiquement parées, les dandys sur leurs chevaux et un peuple de valets armés de longues cannes à pommes d'or, mais sur tous les visages l'ennui et la tristesse. Près des trottoirs se tenait, le teint hâve, les yeux creusés par la faim, une foule couverte de haillons noirâtres, qui regardait les heureux ennuyés du monde. Il faut vivre à Londres pour se faire une idée du haillon. Quiconque ne l'a vu qu'à Paris ou dans les autres villes de France ne le connaît pas. Là, le haillon dorme se couvrent les mendians et que que chose d'innommé jusqu'à ce jour. Ce sont des apparences d'habits qui ont dû être noirs primitivement et qui n'ont plus de couleur. On devine le linge abuvé sous ce tissu informe et assez hermétiquement fermé que possède. Les pauvresses portent sur la tête des objets sans forme qui ont été des chapeaux autrefois et dont quelques-uns conservent, derrière attitude, le jet physionomique. L'Anglais continentalisé, l'Anglais qu'on voit à Paris, n'est pas du tout le même homme que l'Anglais en Angleterre et surtout à Londres. Les Anglais ont un masque qu'ils laissent à Douvres au moment de s'embarquer et qu'ils reprennent en revenant dans leur pays. Voyez les en France, ils sont derdes, joyeux et quelquefois aimables; ils causent, plaisantent même et tâchent pour qu'on les prie de chanter, et j'en ai connu qui ne craignaient pas d'aborder la contredanse et de figurer dans un quadrille. A Londres, ils sont graves comme des notaires et plus roides que des croquemorts. Non seulement ils ne chantent plus, ils ne dansent plus, mais ils se gardent bien de rire, de peur de perdre leur considération ou leur crédit. Au théâtre on en entend, et encore rarement, quelques sourires; c'est que la femme est femme partout et qu'il faut bien montrer un peu les perles de sa bouche. Quant aux hommes, l'ennui qui les ronge est si profond qu'il a imprimé son cachet mate sur leur visage. Tous leurs traits sont pendans et, le matin ou le soir, on les rencontre toujours avec cet air affaissé qui explique l'étrange maladie du spleen.

Des élégantes calèches, pas un regard de commisération et de pitié ne tombait sur ces parias de la civilisation. Les dandys brillaient sur leurs pur-sang, les grandes dames bâillaient dans leurs voitures. Nul, parmi ces représentans de la plus riche aristocratie du globe, ne semblait se douter que toute une population affamée grouillait à ses pieds. Chacun, tout entier à son ennui, n'avait pas le temps de s'occuper de la misère des autres. Dans ces jours néfastes, et ils sont nombreux, l'Anglais, sous l'influence de son climat, est brutal envers tout ce qui l'approche. Il heurte et est heurté sans donner ou recevoir d'excuses, cela va sans dire. Un pauvre tombe d'inanition au milieu de la rue, on l'enjambe et on court à ses affaires; puis, la tache terminée, on entre au club, où l'on dine copieusement, où l'on s'enivre et où l'on oublie dans le sommeil de l'ivresse le pesant ennui de la journée. A Londres, le bonheur n'est pas de se sentir vivre, mais bien au contraire d'oublier qu'on existe. De là ces cruchons de bière, ces bouteilles d'ale, ce gin, ce porter et ces grogs monstrueux absorbés par un seul homme dans une seule soirée. L'Anglais n'est pas plus ivrogne qu'un autre peuple, et s'il s'enivre presque quotidiennement, c'est que le climat le force à s'enivrer. Qu'on ne me fasse pas l'injure de croire qu'en parlant ainsi, j'obéis à un préjugé national ou à une rancune: je ne suis pas, Dieu merci! de ces gens qui ne peuvent parler de Shakespeare sans penser à la bataille de Waterloo; je raconte ce que j'ai vu, ce que je vois tous les jours, et je ne demande nullement que la France prenne en nouvelle de Trafalgar.

Un des faits qui me frappent le plus, c'est l'impassibilité, pour ne pas dire l'inertitude, de l'anglais. La religion anglicane semble avoir été inventée tout exprès pour l'aristocratie anglaise. Là, le sort de l'Irlandais, du paria des manufactures, ne inspire aucune pitié. Les Romains n'étaient pas plus insensibles aux torture des gladiateurs qui périssaient dans le cirque. Le prêtre anglican prononcera bien en chaire un discours, plein de phrases sur la charité; mais, pour ces malheureux qui meurent chaque jour dans la horreur de la misère et de l'abandon, il n'a pas une larme, pas un mouvement pour le cœur. Le ministre anglican est consommé dans l'art de prêcher et des lettres. C'est un théologien très instruit qui s'occupe de polir ses phrases, d'arrondir sa période et qui s'inquiète peu du reste. Son devoir est de débiter dans le temple un discours fait avec talent, à jour et à heure fixes. Après quoi, il rentre chez lui, dîne au milieu de sa famille et trouve que tout doit être pour le mieux dans un pays où la taxe des pauvres s'élève à plus d'une centaine de millions.

Il n'est pas possible de rester un mois à Londres sans avoir le cœur brisé à l'aspect de la misère qui pullule dans les rues de cette colossale cité. Dans les faubourgs, ce que l'on voit partout, ce sont des tourbes d'hommes sans aveu que le manque d'ouvrage et les vices de toutes sortes livrent au vagabondage, ou que la faim force à devenir mendians, voleurs, assassins; puis des troupes d'enfans maigres et pâles qui, comme les oiseaux de proie, sortent chaque soir de leurs tanières pour s'élancer sur la ville, où ils se livrent au crime, pression assurée de ne rencontrer aucun danger, ils furent délaissés. La jeune fille qui, il y a deux ans, fut dévorée en plein théâtre d'Astley par un tigre, obtint un immense succès. Pendant quinze jours, il ne fut question que d'elle dans les cercles et dans les clubs. On enviait hautement les gens qui avaient été assez favorisés pour assister à cette représentation extraordinaire. Entendre crasser les os d'une pauvre fille sous les dents d'un bête féroce, quelle belle occasion d'être ému! Je suis certain que le moment n'est pas très éloigné où l'on ira en aristocrate fatigué le spectacle du combat des hommes contre les animaux. On parle à l'heure qu'il est, d'une société de capitalistes formée pour élever un vaste cirque où des lutteurs se mesureront corps dur corps. M. Romieu doit être satisfait. Voici déjà l'Angleterre qui arrive au Bas-Empire.

Je déteste les Français le plus enrichi de préjugés de caste, le plus conservateur, de n'être point douloureusement impressionné en face de cette antithèse sociale, la plebe anglaise et l'aristocratie anglaise. Il n'est pas besoin d'être descendu dans les profondeurs de cette société monstrueuse pour en surprendre les vices cachés et les misères. Quelques rares écrivains ont dû, en parlant d'une cité babylonienne enfantée par l'imagination extravagante du peintre Martin, le premier jour, on est émerveillé, on ne sait en croire ses yeux, tant ce pandémonium d'hommes et de choses vous surprend et vous exalte; mais, passez huit jours à Londres, huit jours seulement, et toute cette fantasmagorie disparaît, la fascination s'évanouit comme la vision fantastique, comme le songe de la nuit. Dans cette désolante et merveilleuse accumulation de puissance, on ne voit plus que de la folie dans ce mouvement, de l'agitation sans but, de l'immensité sans grandeur. Londres est moins une ville qu'une agglomération de maisons et d'édifices.

Quand on est fatigué d'admirer les objets, si l'on porte les regards sur cette foule d'hommes et de femmes qui passent et repassent on est tout de suite frappé de la tristesse empreinte sur ces physionomies. L'Anglais continentalisé, l'Anglais qu'on voit à Paris, n'est pas du tout le même homme que l'Anglais en Angleterre et surtout à Londres. Les Anglais ont un masque qu'ils laissent à Douvres au moment de s'embarquer et qu'ils reprennent en revenant dans leur pays. Voyez les en France, ils sont derdes, joyeux et quelquefois aimables; ils causent, plaisantent même et tâchent pour qu'on les prie de chanter, et j'en ai connu qui ne craignaient pas d'aborder la contredanse et de figurer dans un quadrille. A Londres, ils sont graves comme des notaires et plus roides que des croquemorts. Non seulement ils ne chantent plus, ils ne dansent plus, mais ils se gardent bien de rire, de peur de perdre leur considération ou leur crédit. Au théâtre on en entend, et encore rarement, quelques sourires; c'est que la femme est femme partout et qu'il faut bien montrer un peu les perles de sa bouche. Quant aux hommes, l'ennui qui les ronge est si profond qu'il a imprimé son cachet mate sur leur visage. Tous leurs traits sont pendans et, le matin ou le soir, on les rencontre toujours avec cet air affaissé qui explique l'étrange maladie du spleen.

J'avais pour cicerone mon précédent voyage dans la capitale des Iles-Britanniques un gentilhomme dont j'avais fait la connaissance à Paris et qui, comme un grand nombre de ses compatriotes, est plus souvent sur le continent que dans sa patrie. Après m'avoir montré avec la plus grande complaisance toutes les curiosités officielles, après m'avoir promené dans les parcs, dans les quartiers brillans, dans les tavernes, mon guide se plaça en face de moi, et de l'air triomphant d'un homme sûr de son fait.

—Avouez, me dit-il, que Londres est la ville par excellence, la merveille de l'univers.

—Avant de vous répondre, permettez moi de vous demander pourquoi, vous et les gentilshommes, vous préférez vous confiner dans ce village qu'appelle Paris, ou en Italie, ou même dans quelque chef lieu de la Touraine, plutôt que de vivre au milieu de cette métropole du monde?

—L'Anglais est né voyageur, me répondit-il en reprenant son air soucieux; et il changea de conversation.

L'Anglais, par amour propre national, ne veut pas avouer que le climat de Londres est inhabitable. Aux vapeurs de l'Océan qui voilent constamment les Iles-Britanniques, se joignent les vilies anglaises, et surtout Londres, l'atmosphère lourde, mephitique du charbon de terre. Ce combustible brûle partout et toujours, alimente d'innombrables fournaises, se répand dans les chemins aux chevaux, et aux vents sur le fleuve qui baigne la capitale de ce gigantesque empire.

A cette énorme masse de fumée surchargée, de suie qui exhale les miasmes de cheminées de la ville immaire, se mêle un épais brouillard. Le nuage noir dont il est enveloppé ne laisse pénétrer qu'un jour terne et répand un voile funèbre sur tous les objets. Rien n'est plus lugubre que la promenade de Londres par un jour de brouillard, de pluie ou de froid. C'est alors que le spleen vous enlace. Ces jours-là cette immense cité a un aspect effrayant. On s'imagine errer dans une nécropole, on en respire l'air sépulcral. Ces longues files de maisons uniformes aux petites croisées en guillotine, à la teinte sombre, entourées de grilles noires, semblent deux rangées de tombeaux au milieu desquels se promènent des fantômes.

Avant-hier, j'errais, par le brouillard, dans les rues si correctement alignées et si monotones du *West-End*. Comme à l'ordinaire, passaient les brillans equipages, les ladies magnifiquement parées, les dandys sur leurs chevaux et un peuple de valets armés de longues cannes à pommes d'or, mais sur tous les visages l'ennui et la tristesse. Près des trottoirs se tenait, le teint hâve, les yeux creusés par la faim, une foule couverte de haillons noirâtres, qui regardait les heureux ennuyés du monde. Il faut vivre à Londres pour se faire une idée du haillon. Quiconque ne l'a vu qu'à Paris ou dans les autres villes de France ne le connaît pas. Là, le haillon dorme se couvrent les mendians et que que chose d'innommé jusqu'à ce jour. Ce sont des apparences d'habits qui ont dû être noirs primitivement et qui n'ont plus de couleur. On devine le linge abuvé sous ce tissu informe et assez hermétiquement fermé que possède. Les pauvresses portent sur la tête des objets sans forme qui ont été des chapeaux autrefois et dont quelques-uns conservent, derrière attitude, le jet physionomique. L'Anglais continentalisé, l'Anglais qu'on voit à Paris, n'est pas du tout le même homme que l'Anglais en Angleterre et surtout à Londres. Les Anglais ont un masque qu'ils laissent à Douvres au moment de s'embarquer et qu'ils reprennent en revenant dans leur pays. Voyez les en France, ils sont derdes, joyeux et quelquefois aimables; ils causent, plaisantent même et tâchent pour qu'on les prie de chanter, et j'en ai connu qui ne craignaient pas d'aborder la contredanse et de figurer dans un quadrille. A Londres, ils sont graves comme des notaires et plus roides que des croquemorts. Non seulement ils ne chantent plus, ils ne dansent plus, mais ils se gardent bien de rire, de peur de perdre leur considération ou leur crédit. Au théâtre on en entend, et encore rarement, quelques sourires; c'est que la femme est femme partout et qu'il faut bien montrer un peu les perles de sa bouche. Quant aux hommes, l'ennui qui les ronge est si profond qu'il a imprimé son cachet mate sur leur visage. Tous leurs traits sont pendans et, le matin ou le soir, on les rencontre toujours avec cet air affaissé qui explique l'étrange maladie du spleen.

J'avais pour cicerone mon précédent voyage dans la capitale des Iles-Britanniques un gentilhomme dont j'avais fait la connaissance à Paris et qui, comme un grand nombre de ses compatriotes, est plus souvent sur le continent que dans sa patrie. Après m'avoir montré avec la plus grande complaisance toutes les curiosités officielles, après m'avoir promené dans les parcs, dans les quartiers brillans, dans les tavernes, mon guide se plaça en face de moi, et de l'air triomphant d'un homme sûr de son fait.

—Avouez, me dit-il, que Londres est la ville par excellence, la merveille de l'univers.

—Avant de vous répondre, permettez moi de vous demander pourquoi, vous et les gentilshommes, vous préférez vous confiner dans ce village qu'appelle Paris, ou en Italie, ou même dans quelque chef lieu de la Touraine, plutôt que de vivre au milieu de cette métropole du monde?

—L'Anglais est né voyageur, me répondit-il en reprenant son air soucieux; et il changea de conversation.

L'Anglais, par amour propre national, ne veut pas avouer que le climat de Londres est inhabitable. Aux vapeurs de l'Océan qui voilent constamment les Iles-Britanniques, se joignent les vilies anglaises, et surtout Londres, l'atmosphère lourde, mephitique du charb